



Le cœur de Frédéric palpitait d'une ardeur farouche. (Page 30.)

mon compagnon, de dix pas en dix pas, se retournât pour voir si le pendu était bien à sa place.

Rien ne bougea.

Nous rentrâmes dans la ville. Je conduisis mon homme jusque chez lui. J'attendis qu'il eût éclairé sa maison, puis il ferma la porte sur moi, me dit adieu, et me remercia à travers la porte. Je rentrai chez moi, parfaitement calme de corps et d'esprit.

Le lendemain, comme je m'éveillais, on me dit que la femme du voleur m'attendait dans ma salle à manger.

Elle avait le visage calme et presque joyeux.

— Monsieur l'abbé, me dit-elle, je viens vous remercier : mon mari m'est apparu hier comme minuit sonnait à Notre-Dame, et il m'a dit : « Demain matin, tu iras trouver l'abbé Moulle, et tu lui diras que, grâce à lui et à Notre-Dame, je suis sauvé. »

(La suite au prochain numéro.)

LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX

— L'ENVIE —

PAR

EUGÈNE SUE.

(Suite.)

— Ah!... c'est infâme!...

— Oui... et il répondait à l'indignation de mes reproches : « Tiens... c'est ma femme, j'ai mon droit... et la loi pour moi! Je ne me suis pas marié pour rester garçon... ce n'est pas une *gringalette* comme ça qui me fera céder. » Et pourtant ce taureau sauvage a cédé, parce que la force brutale ne peut rien contre le dégoût et l'aversion qu'une femme éprouve... surtout lorsque cette femme est douée, comme Marie Bastien, d'une incroyable énergie de volonté...

— Au moins, elle a su courageusement échapper à l'une des plus flétrissantes, des plus atroces humiliations que puisse imposer un pareil mariage; et cet homme, dis-tu, s'est vengé de l'incorruptible aversion qu'il inspirait?

— Voici comment. Il avait d'abord eu l'intention de s'établir à Blois; la résistance de sa femme changea ses projets. « Ah! c'est comme cela, me dit-il, eh bien, elle me le payera!... J'ai une ferme délabrée près de Pont-Brillant, cette sottie bégueule n'en sortira pas, elle y vivra toute seule... avec cent francs par mois... » Et il en a été ainsi... Remplie de courage, de résignation, Marie a accepté cette existence pauvre et solitaire... que Bastien lui rendit aussi pénible que possible, jusqu'au moment où il apprit la grossesse de sa femme; alors ce brutal s'est un peu radouci... Il a toujours laissé Marie à la ferme... mais il lui a permis d'y faire quelques changements bien peu coûteux qui cependant, grâce au goût naturel de madame Bastien, ont transformé en un riant séjour l'habitation la plus désagréable du pays; puis peu à peu la douceur angélique, les rares qualités de cette charmante femme ont eu quelque influence sur Bastien : quoique toujours grossier, il a fini par être moins brutal et par prendre son parti de sa vie de *mari garçon*. « Mon ami, me disait-il dernièrement, je suis né coiffé, ma femme vit, et je n'en suis pas fâché; elle est douce, patiente, économe, car, excepté pour la dépense de la maison et son entretien, je ne lui donne pas un sou et elle s'en contente; elle ne met pas le nez hors de la ferme, et ne s'occupe que de son fils; après cela, ma femme mourrait que je n'en serais pas non plus fâché... car, tu conçois, être mari garçon, ça vous force d'avoir des *allures*, et ça coûte, sans profit pour le ménage... Ainsi, que ma femme vive ou qu'elle meure, je n'aurai pas à me plaindre... c'est ce qui me faisait te dire que j'étais né coiffé. »

— Et son fils? demanda David de plus en plus intéressé, l'aime-t-il?

— Bastien est un de ces pères qui ne conçoivent la paternité que toujours rébarbative, colère et grondeuse... Aussi, dans ses rares séjours à la ferme, et quoiqu'il s'occupe beaucoup plus de l'éleve de son bétail que de son fils... il trouve toujours le moyen de se courroucer contre son enfant. Qu'est-il arrivé? c'est que Bastien ne compte pour ainsi dire pas du tout dans la vie de sa femme et de son fils... Et, à propos de l'éducation de ce Frédéric, il faut que je te cite une autre de ces métamorphoses admirables que l'amour maternel a opérées chez madame Bastien.

— Tu ne saurais croire... Pierre, dit David avec une curiosité croissante, tu ne saurais croire combien tout ceci m'intéresse.

— Et que diras-tu tout à l'heure? reprit le docteur.

Et il poursuivit ainsi :

— Jeune fille de quinze ans... et élevée comme je te l'ai raconté, Marie Bastien n'avait reçu qu'une éducation incomplète et même grossière; tranchons le mot : la pauvre enfant, à l'époque de son mariage, était d'une ignorance complète... d'une intelligence non pas bornée... mais que rien jusqu'alors n'avait ouverte... Lorsqu'elle se sentit mère, une merveilleuse révolution s'opéra en elle... Devant la grandeur des devoirs que lui imposait cette maternité, désormais sa seule espérance de bonheur, Marie, désolée de son ignorance, se donna pour tâche d'apprendre en quatre ou cinq ans tout ce qui lui serait nécessaire pour entreprendre elle-même l'éducation de son enfant, qu'elle ne voulait confier à personne.

— C'est admirable... de courage et de dévouement maternel! s'écria David. Et cette résolution?...

— Cette résolution fut vaillamment accomplie, malgré mille obstacles; ainsi, à quinze ans et demi qu'elle avait, Marie Bastien, pour s'instruire, sentit la nécessité de prendre elle-même une institutrice; aux premiers mots de